

Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation
BOOK REVIEWS / COMPTES RENDUS

Denis Simard, Jean-François Cardin et Olivier Lemieux (dir.)

La pensée éducative et les intellectuels au Québec. La génération 1915–1930

Québec : Presses de l'Université Laval (Collection Éducation et culture), 2019. 250 pp.

L'histoire de l'éducation et celle de la pédagogie m'ont toujours semblé des éléments absolument essentiels et irremplaçables, tant pour notre réflexion collective sur l'éducation que pour la formation des maîtres. Dans ces lieux, elles sont hélas, à mes yeux du moins, trop peu présentes. Le recul face au présent et à l'immédiat qu'elles nous imposent, la compréhension qu'elles exigent de nous de débats qui nous sont souvent, en partie au moins, étrangers, l'effort de remise en contexte qu'elles favorisent, tout cela me semble indispensable non seulement pour une meilleure compréhension du moment présent, mais aussi pour mieux penser l'avenir de l'éducation.

Une contribution à l'histoire des idées éducatives au Québec

L'ouvrage publié sous la direction de Simard, Cardin et Lemieux est justement une contribution importante et bienvenue à notre connaissance de la pensée éducative québécoise, de celle d'un passé relativement récent, certes, mais riche en idées et en réalisations de toutes sortes, notamment à compter des années 60 du siècle dernier.

Nous sommes, en grande partie, les héritiers de ces idées et des réalisations auxquelles — avec d'autres facteurs bien entendu — elles ont conduit. D'où l'importance de se pencher sur cette histoire, d'autant que, comme le rappellent les directeurs de cet ouvrage, « il y a très peu d'études dédiées à la pensée éducative au Québec et à une histoire intellectuelle de l'éducation » (p.1).

Cette « pensée éducative » dont il sera question est dite se rapprocher de la philosophie de l'éducation sans toutefois s'y identifier tout à fait. Elle propose, comme cette philosophie, mais peut-être de manière moins systématique, « de grandes conceptions de l'éducation, des idéaux, des finalités et des valeurs, des modèles humains et les valeurs qui les fondent » (p. 6).

L'ouvrage réunit dix textes qui ont d'abord été présentés à un symposium tenu en 2017. Ils sont précédés d'une introduction de Simard, Cardin et Lemieux et suivis d'un texte de Guy Rocher sur lequel je reviendrai plus loin et dans lequel le célèbre sociologue expose sa vision de l'éducation.

Les dix textes qui forment le corps de l'ouvrage sont consacrés à des hommes et à des femmes nés entre 1915 et 1930 et qui ont apporté des contributions significatives à la pensée éducative québécoise — et bien souvent aussi à ses institutions.

Ce sont : Pierre Angers; Jeanne Lapointe; Judith Jasmin et Simonne Moner-Chartrand; Michel Brunet; Arthur Tremblay; Marcel Rioux; Pierre Vadeboncoeur; Léon Dion; Fernand Dumont; et Jacques Grand'Maison.

Il m'est impossible de m'attarder ici à chacun de ces dix chapitres et je vous propose donc d'abord un bref aperçu de ce qu'on apprend dans trois d'entre eux.

Coup d'œil sur trois importantes figures

Marie-José des Rivières et Denis Saint-Jacques, qui l'ont tous les deux fréquentée, consacrent leur contribution à Jeanne Lapointe (1915–2006), « une intellectuelle qui fonde son action sur l'enseignement » (p. 41). Généralement connue pour avoir été membre de la Commission Parent, Lapointe a peu écrit et privilégié l'enseignement (elle ouvre la voie aux femmes au professorat à l'université en littérature) ainsi que les interventions publiques (notamment à Radio-Canada et dans diverses publications) et politiques (outre la Commission Parent, elle a siégé à plusieurs comités et commissions). Elle a en outre été une pionnière des études féministes au Québec.

On découvre donc ici, à travers les témoignages réunis, ce qu'a été le parcours de cette femme à la sensibilité « de gauche », comme la décrit Rocher, qui rappelle l'importance de sa contribution au Rapport Parent sur les plans intellectuel, méthodologique et rédactionnel. « C'est elle », écrit-il, « qui parmi nous était en contact avec les mouvements d'avant-garde [...] qu'ils soient d'inspiration laïque ou nationaliste. [...] Et ce sont ces vents de changement qu'elle introduisait dans nos délibérations » (p. 43).

Louis LeVasseur et Mélanie Bédard se penchent de leur côté sur la pensée éducative de Marcel Rioux (1919–1992), un sociologue qui a été influencé par Herbert Marcuse, un penseur appartenant à l'École de Francfort. Ils en rappellent le parcours et notamment le fait que Rioux a présidé, à la fin des années 60, une *Commission d'enquête sur l'enseignement des arts au Québec*, dont le rapport est justement connu sous le nom de Rapport Rioux.

Ce texte offre à mes yeux au moins deux contributions notables qui illustrent bien cette valeur et cette importance de l'histoire dont je parlais plus haut. On y apprend d'abord comment, très tôt, à l'humanisme du Rapport Parent que certains critiquaient en le jugeant teinté par une volonté d'adaptation fonctionnelle aux « structures sociales et économiques » (p. 114), on a opposé un humanisme différent, à visée émancipatrice, marqué entre autres par les idées de Carl Rogers et prônant une pédagogie ouverte. Rioux, un sociologue appartenant au courant dit critique, et son rapport s'inscrivent dans ce nouveau paradigme, et c'est en s'inspirant notamment de la pensée de Marcuse qu'il dessinera cette conception du rôle et de la fonction critique et émancipatrice des arts dans le curriculum qui imprègne le rapport qui porte son nom.

On y apprend aussi qu'il est plausible de penser que cette perspective sociologique et pédagogique, qui est celle de la contre-culture d'alors, a pu être en quelque sorte récupérée par la pensée dominante, par l'esprit du capitalisme et jusque dans ses pratiques. Le capitalisme serait ainsi « parvenu, comme il l'a toujours fait dans l'histoire,

à intégrer les critiques qui lui étaient adressées, à s'en nourrir et ainsi à se renforcer » (p. 130). L'hypothèse mérite réflexion, pour elle-même et plus encore au moment où se pose, comme elle n'a à vrai dire jamais cessé de se poser au Québec et ailleurs, la question de la place des arts à l'école.

Denis Simard consacre pour sa part un chapitre éclairant, aux tonalités plus personnelles que les autres, à Fernand Dumont. Celui-ci a publié « dix-huit ouvrages et quelque deux-cents articles » (p. 184), mais, il n'a pas consacré d'ouvrage spécifiquement dédié à la question de l'éducation. Pourtant, soutient de manière convaincante Simard, ce thème, et en particulier celui de la transmission de la culture, est en quelque sorte omniprésent dans son œuvre.

Simard raconte comment les questions que pose cette transmission, et qui se sont posées à lui dans sa réflexion et dans sa pratique, ont trouvé écho et résonance dans l'œuvre de Dumont. Au « carrefour de l'art, de la philosophie et de la pédagogie », ces questions demandent : « Que transmettre et pourquoi ? Quels sont les rôles et les tâches de l'école et de l'enseignant cultivé à l'égard de la formation culturelle des élèves ? Comment accueillir et prendre en charge la culture des jeunes, les cultures des jeunes ? » (p. 181).

Les analyses que propose Dumont sont d'abord suscitées par cette expérience qu'il rapporte, et en laquelle beaucoup se reconnaîtront, d'une « émigration hors de sa culture d'origine » (p. 185) qu'impose le passage par la culture savante.

Sa conception de la « culture comme pédagogie » (p. 186), que décline Simard, entend, par la distinction proposée entre vérité et pertinence, combler cet écart, réunifier ces deux mondes, sans quoi on ne proposera qu'une anthropologie en l'absence de l'homme, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Dumont. Tout cela suggère une conception de l'éducation, de la pédagogie et de l'école, que Simard esquisse avec Dumont, lesquelles à la fois expliquent le monde, l'axiomatisent, mais aussi le rendent habitable « pour la vie commune des hommes » (p. 191).

La pensée éducative de Guy Rocher

Guy Rocher, né en 1924, appartient à la génération à laquelle ce livre est consacré et il a lui-même joué un rôle primordial dans l'histoire de l'éducation au Québec, notamment pour avoir été membre de la Commission Parent. Il était présent à ce symposium, qu'il a clos par une conférence qui est publiée ici. C'est un texte dont il serait difficile de sous-estimer l'importance et l'actualité. Il y rappelle d'abord le contexte dans lequel la Commission Parent a été mise sur pied.

Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, les sociétés occidentales entreprennent en effet de lutter contre les grandes inégalités qui y sévissent en termes d'« accès à l'éducation, aux soins de santé, aux tribunaux » : « nos sociétés démocratiques occidentales », rappelle Rocher, « étaient élitistes, réservant le droit d'accès, notamment en éducation, à une minorité de citoyens » (p. 212).

Ce problème se pose avec acuité au Québec, où il prend des formes particulières en raison de notre histoire : entre autres, la population canadienne-française est alors la moins scolarisée au Canada et le collègue classique — voie royale vers l'université — est

réservé à un petit nombre et ce sont des garçons, presque exclusivement, qui y accèdent.

Rocher distingue dans tout cela deux grands problèmes. Le premier est un problème moral de justice sociale; le deuxième est économique, au moment où le Québec entre dans une ère d'industrialisation. La solution à ces deux problèmes passera par une profonde réforme du système d'éducation.

En des pages très riches, Rocher raconte ensuite comment la Commission Parent a répondu à ces défis. Il revient notamment sur la création du ministère de l'Éducation, sur la transformation des institutions scolaires, sur la création de nouvelles institutions et sur la déconfessionnalisation du système scolaire. À ce propos, il écrit : « Je n'hésite pas à dire que ma vision de la laïcité, un sujet aujourd'hui encore chaudement débattu, date de la réflexion que nous avons menée au sein de la Commission Parent [...]. Je considère la déconfessionnalisation de nos institutions publiques, et de l'ensemble du système d'éducation, au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, comme un phénomène sociologique majeur dans l'histoire moderne du Québec » (p. 214–215).

Rocher insiste longuement sur la création des cégeps par la Commission Parent et souligne que sa « vision de l'éducation est étroitement liée et profondément influencée par [leur création] et leur évolution depuis lors » (p. 217).

Son texte se termine sur une forte défense de l'école commune publique et d'institutions d'enseignement supérieur (collégial et universitaire), elles aussi publiques. Plusieurs raisons (p. 221–222) sont invoquées pour la justifier. L'école publique contribue d'abord à la redistribution des richesses individuelle et collective; elle est encore le lieu premier de la mixité sociale; elle est enfin un outil de l'égalité d'accès pour tous et pour toutes à tous les niveaux d'enseignement et un lieu d'incarnation de la laïcité et de la neutralité religieuse.

Or, dit Rocher, selon moi avec raison, nous voici « cinquante ans plus tard avec le même problème de justice sociale qu'en 1960 » (p. 220). Pour y faire face, il nous faut selon lui prendre des mesures qui s'imposent, comme la réduction progressive du financement public des écoles privées. C'est là une lourde et difficile tâche, « car ceux et celles qui ont le pouvoir et qui devraient prendre une telle décision sont précisément ceux et celles qui bénéficient de cette injustice, pour eux-mêmes et pour elles-mêmes ou pour leurs enfants » (p. 221).

Ce livre tout entier, qui rappelle comment réflexion et action se sont conjuguées pour produire la Commission Parent et ce qui s'en est suivi, donne, riche leçon de l'histoire, des raisons de ne pas désespérer.

Normand Baillargeon

Université du Québec à Montréal